

Chemins it@liques

Écritures et pratiques de la traduction

édité et préfacé par
Élise MONTEL-HURLIN

sur



Écritures et pratiques de la traduction

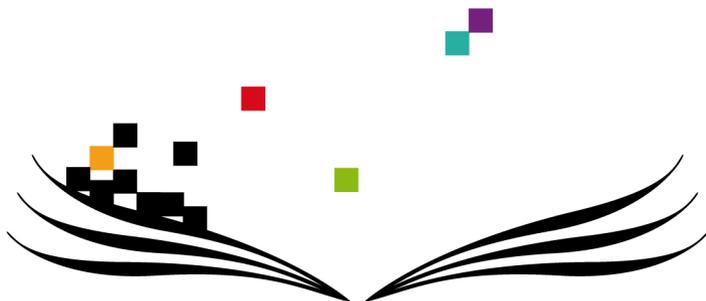
Les études recueillies dans cet ouvrage collectif sont issues du campus d'été organisé à l'Université de Poitiers du 28 juin au 3 juillet 2010 par Pérette-Cécile BUFFARIA et Élise MONTEL-HURLIN, et intitulé « Métiers des Langues et de la Traduction ». La vocation du campus et de cette publication est, à divers degrés et selon des modulations variables, de lier intrinsèquement savoir et savoir-faire, théorie et pratique *du* et *autour du* traduire. Les approches disciplinaires et les modalités méthodologiques variées et complémentaires sont proposées par des enseignants, chercheurs, traducteurs, administrateurs, chefs de projets, etc. : aucun d'eux n'ignore les références classiques incontournables en matière de « traductologie », ni même l'usage des bonnes pratiques ou le Code de déontologie du traducteur littéraire. Tous souhaitent, dans leurs articles, soulever des questions générales et apporter des réponses pratiques aux étudiants et aux traducteurs en herbe.

La préface d'Élise MONTEL-HURLIN introduit et présente le volume qui s'organise autour de trois sections : 1/ Méthodologies et problématiques du traduire 2/ Traduire le texte, traduire l'image 3/ La traduction spécialisée.

En guise de conclusion Pérette-Cécile BUFFARIA fait le point sur les publications récentes en matière de traduction, de traductologie, etc. Ces publications posent notamment la question de la plus ou moins grande difficulté soulevée par une traduction et dessinent les dernières évolutions des recherches en matière de traductologie.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Bouquineo.fr

Toute diffusion ou reproduction de tout ou partie de cet ouvrage, quel qu'en soit le mode, viole les lois relatives aux droits d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse,
Neuville sur Saone, 2015

Isbn numérique : 978.2.313.00541.5

Dépôt légal : décembre 2015
Première édition : décembre 2015

Chemins de tr@verse - 4 avenue Burdeau
69250 Neuville-sur-Saône

Écritures et pratiques de la traduction

Actes du Campus d'été

Métiers des langues et de la traduction

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

à Pérette

Écritures et pratiques de la traduction

Actes du Campus d'été
Métiers des langues et de la traduction
Organisé du 28 juin au 3 juillet 2010

par

Pérette-Cécile BUFFARIA

Élise MONTEL-HURLIN

Actes édités et préfacés par

Élise MONTEL-HURLIN

Préface

Le titre du campus d'été organisé à l'Université de Poitiers du 28 juin au 3 juillet 2010 par Pérette-Cécile Buffaria et Élise Montel-Hurlin, « Métiers des Langues et de la Traduction », proposait d'emblée un double ancrage.

Le premier terme, « Métiers », inscrivait les sessions de travail, certes dans un savoir mais aussi dans un savoir-faire, certes dans une théorie, mais aussi dans une pratique. Cette semaine avait vocation à être un complément aux cours traditionnels de thème et de version proposés aux étudiants linguistes au sein de l'Université française ainsi qu'aux cours de « traductologie » dispensés dans certaines formations. Labellisé « Campus France », organisé par l'Université de Poitiers, le Forum des Instituts Culturels Étrangers à Paris et soutenu par la Direction Générale de la Traduction (Représentation de la Commission Européenne en France) et l'« Istituto Italiano di Cultura » de Paris, ce campus souhaitait questionner le fondement même des études en langues en ce qu'elles ouvrent les portes du monde professionnel *de* et *autour de* la traduction.

Les deux autres termes axent la réflexion sur l'articulation entre la langue vivante étudiée – langue étrangère, parfois vision de l'étrange et de l'étrangeté – et l'acte du traduire. Bien que la traduction d'un texte ne

soit pas seulement traduction d'une langue, mais aussi d'un langage, d'une culture, d'une littérature, d'un discours¹. Pendant des siècles, les hommes se sont interrogés sur cette activité linguistique et ontologique, faisant du mythe de Babel (*Genèse* 1,11) l'origine d'un questionnement infini : la pluralité des langues est-elle une bénédiction ou une malédiction ? À une époque où la mondialisation et les nouvelles technologies mettent en relief un besoin, voire une nécessité de communication, de partage et d'échange, à une époque où l'Europe comme communauté est remise en cause par la peur de l'autre, travailler sur les langues et la(les) traduction(s) serait un moyen de retrouver une forme de cohésion *inter-nationale* et de faire dialoguer « je » et « autrui ». George Steiner souligne que « le grouillement des langues matérialise le rejet de l'unisson [...] au profit de la polyphonie [...] »², et ce, malgré le recours actuel à l'anglais comme « langue-véhicule ». Le besoin d'une langue commune pour se comprendre n'exclut pas la langue d'origine et les échanges *dans* et *entre* les autres langues. L'essence de la traduction, loin d'être réduction et déperdition, est, selon Antoine Berman, « d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement »³. C'est d'ailleurs sur ce dialogisme vital de la pensée humaine que s'ouvre le Code de déontologie du traducteur

¹ Henri MESCHONNIC, *Éthique et poétique du langage*, Lagrasse, Verdier, 2007, p. 28.

² George STEINER, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, traduit de l'anglais par Lucienne LOTRINGER, Paris, Albin Michel, 1978 (première édition en 1975), p. 223.

³ Antoine BERMAN, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, p. 16.

littéraire, « considérant que le droit à l'exactitude de l'information, quelle qu'elle soit, est un des droits fondamentaux de l'Homme, et que la transmission des œuvres de l'esprit au-delà des frontières linguistiques est une condition indispensable de l'harmonie entre les peuples et du respect des cultures »¹.

C'est une erreur, une lecture fautive qui est à l'origine de l'histoire moderne de la traduction. Dans les langues romanes, le mot « traduction » vient de « traducere », parce que Leonardo Bruni a mal compris une phrase des *Nuits Attiques* d'Aulu-Gelle dans laquelle le terme latin veut en fait dire « introduire », « faire entrer ». L'anecdote est sans importance, mais symbolique cependant.²

À travers cette correction étymologique, George Steiner insiste sur l'introduction, l'entrée du texte, du traducteur, puis du lecteur dans une autre conception de l'être, du monde, de l'être au monde. Puisque la traduction est *d'abord* une opération linguistique (Fédorov) mais pas *seulement* une opération linguistique

¹ « Les traducteurs réunis au sein de l'ATLF [Association des Traducteurs Littéraires de France] ont adopté au cours de leur Assemblée générale du 12 Mars 1988 le présent Code de Déontologie, légèrement modifié lors de l'assemblée générale 2012, qui définit les normes éthiques de leur profession » : <http://www.atlf.org/Code-de-Deontologie-du-Traducteur.html>

² George STEINER, *Après Babel...*, *op. cit.*, p. 276. Le débat sur la notion de « traducere » a bien entendu été prolongé et repris par de nombreux traductologues. Citons, entre autres, Gianfranco FOLENA, dans *La traduzione. Saggi e studi*, Trieste, Lint, 1973, réédité et amplifié dans *Volgarizzare e tradurre*, Torino, Einaudi, 1994.

(Cary)¹, puisque la traduction est sujet et objet d'un savoir propre (Berman), notre campus a mis en lien, voire en tension, différentes réflexions, différentes approches, différentes expériences et différents métiers de la traduction. Des ateliers de sous-titrage et de doublage cinématographiques aux études de cas plurilingues dans le contexte poitevin (Musée Sainte-Croix), des conférences sur les traductions de genres (théâtre, poésie, cinéma, bande dessinée) et sur les traductions thématiques (le paysage, l'altérité, le rêve, la faune et la flore, les noms propres) aux présentations de traductions spécialisées (économique, touristique, informatique, institutionnelle), du *corpus* à l'édition, les étudiants ont pu découvrir des origines et des horizons de professionnels et d'enseignants travaillant avec le français, l'italien, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le portugais et la langue des signes française. Toutes les interventions avaient vocation à une transmission pédagogique. Les articles que nous publions ici, reflet partiel de la diversité de ce campus, ont eux aussi vocation à soulever des questions générales et à apporter des réponses pratiques aux étudiants et aux traducteurs en herbe. Ils s'organisent selon trois axes : 1/ Méthodologies et problématiques du traduire 2/ Traduire le texte, traduire l'image 3/ La traduction spécialisée.

Méthodologies et problématiques du traduire

Dans *La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain*, Antoine Berman affirme que « la traduction ne

¹ George MOUNIN, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, p. 15.

relèverait d'une méthodologie que si elle n'était qu'un processus de communication, de transmission de "messages" d'une langue de départ (dite langue-source) à une langue d'arrivée (dite langue-cible) »¹. En somme, toute *méthodologie* du traduire serait impossible, contraignant les théoriciens à parler de *poétique*, de *pratique*, d'*éthique* voire de *politique* du traduire, mettant ainsi en relief ses nombreuses *problématiques*. Mais dans les faits, les futurs traducteurs ont besoin de se poser face à la traduction avec un certain nombre de règles. Si la *méthodologie théorique* du traduire n'existe pas, il faudrait tout de même parler de *méthodologies pratiques* du traduire.

L'article d'Elvire Diaz met en relief une des problématiques primordiales de la traduction, à savoir le paradoxe d'un texte qui se veut reproduction fidèle de l'original mais qui le transforme immanquablement dans une langue et dans une culture autres. Toute traduction doit être précédée d'une analyse grammaticale rigoureuse visant à décortiquer la langue-source pour mieux la rendre dans la langue-cible, mais elle doit être également précédée d'une réelle explication de texte afin de comprendre et de re-produire au mieux les procédés d'écriture, la tonalité, le style. Tout en insistant sur le fait que la différence entre la traduction universitaire et la traduction littéraire professionnelle n'est en fait pas aussi grande que ce que l'on imagine d'ordinaire, l'auteur donne des conseils et des *méthodes* (ainsi que des

¹ Antoine BERMAN, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Éditions du Seuil, 1999 (première édition en 1985), p. 70.

orientations bibliographiques) pour la traduction en français de textes littéraires espagnols dans le cadre académique, et son « exemplier » passe de processus généraux (l'explication, le renforcement, la réorganisation, l'adaptation) à des cas particuliers (changement de catégories ou de modalités verbales, pronoms personnels et possessifs, prépositions, accords, désignations, etc.) qui permettent à l'étudiant-traducteur de mieux cibler les attentes de l'enseignant, du lecteur.

Puisque la traduction-calque d'une langue dans une autre est impossible, Michel Riaudel part du célèbre adage « traduttore traditore » pour retracer un parcours analytique de l'acte du traduire. S'opposant à une forme de positivisme qui ne voit dans le langage qu'un réceptacle ou une fonction, un instrument en somme, l'auteur montre que dans la traduction, il y a toujours un « reste », un quelque chose laissé de côté, abandonné, témoignant ainsi de l'opacité du langage. Pourquoi donc traduire si l'on sait d'emblée que la traduction sera « vouée à la déception et à l'infidélité » ? Parce que la fidélité n'est pas une fin en soi de la traduction mais une condition, un horizon d'attente qui permet de transférer des idées, des images, une langue. Parce que traduire, c'est d'abord lire et interpréter.

Puisque le traducteur lit et interprète le texte d'un autre, se pose inmanquablement le problème de l'« auctorialité ». Valérie De Daran s'interroge sur le statut ambivalent de ce que signe le traducteur : texte autre, texte d'un autre, entre-deux. La signature d'un texte est alors la base d'un questionnement sur l'identité

(« auctoriale », narrative, éditoriale). Puisqu'un texte peut être écrit ou traduit avec un pseudonyme, à quatre mains, par un collectif, voire un *ghost writer*, que dire de la signature seconde (secondaire ?) du traducteur qui modifie le statut d'un texte ? À la fois « je *est* un autre » et « je *et* un autre », le traducteur est moins un *passer* qu'un *négociateur* ou un *conciliateur* qui ne signe pas un texte, mais des « possibilités du texte ».

Traduire le texte, traduire l'image

Ces problématiques sont d'autant plus sollicitées dans la traduction littéraire, en ce qu'elle interroge le signe lui-même, et la possible *translation*, *re-production*, *re-création* du signifié et du signifiant. Les enjeux de la traduction littéraire « débordent » donc de la traduction : ils sont des éléments d'une théorie du langage¹. C'est ce que montre Henri Meschonnic à travers la traduction des textes bibliques. La traduction biblique est en effet un cas extrême puisque « le sacré implique une conception du langage comme nomination et parole divine »². Selon la tradition juive la traduction est un blasphème – les juifs ne participent d'ailleurs pas à la traduction œcuménique –, alors que pour les chrétiens, elle est un devoir pour propager la parole du Christ³.

¹ Henri MESCHONNIC, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999, p. 31.

² *Ibid.*, p. 35.

³ George STEINER dit à ce propos dans *Après Babel...*, *op. cit.*, p. 227-231 : « Le judaïsme recèle un tabou encore plus extrême. Le *Megillath Taanith* qu'on estime remonter au premier siècle, rapporte que le monde s'obscurcit pendant trois jours quand la Loi fut traduite

Élise Montel-Hurlin explicite cette problématique de la traduction biblique en mettant côte-à-côte les poétiques du traduire de deux non-croyants contemporains, celle du français Henri Meschonnic, traducteur, linguiste et poète, et celle de l'italien Erri De Luca, écrivain. Tous deux s'inscrivent dans le renouveau de l'attention à la lettre du texte biblique, en un certain extrémisme puisqu'ils tentent de faire entendre et faire voir la langue originale, l'hébreu ancien. L'un reproduisant sur la page, selon les codes de la poésie moderne, les accents mélodiques de la langue hébraïque, l'autre tentant de reproduire la syntaxe répétitive et déconstruite d'une autre langue dans sa langue : penser et dire l'autre, accueillir l'autre en soi, revenir aux origines pour mieux appréhender l'horizon de la traduction.

Les textes bibliques sont un véritable laboratoire où sont expérimentées les théories de la traduction et les théories du langage. Tout comme la poésie. Massimo Lucarelli interroge les traductions du poète italien Giuseppe Ungaretti. Il montre en quoi et comment le poète traducteur se trouve en quelque sorte à la

en grec. [...] Le point de vue religieux n'était pas dépourvu de considérations purement pratiques. Dans une large mesure, la théorie et la pratique de la traduction résultent directement en Occident du besoin de répandre l'Évangile, d'annoncer la bonne parole en d'autres langues : *variis linguis, prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis* (Actes des Apôtres 2,4). La *translatio* du message et des actes du Christ en langue vulgaire est un thème constant des textes des Pères de l'Église et de la vie de l'Église primitive. [...] Traduire les Écritures dans ces langues littéralement privées de lumière est un devoir de charité qui ne souffre pas de délais ».

confluence d'une étourdissante croisée de voix et de voies qu'il subsume précisément *dans* et *par* une traduction qui se veut réécriture, écriture nouvelle, traduction-écriture, tant il est vrai qu'il n'y a aucune « schizophrénie », ni même aucune dispersion dans les créations de celui qui conjugue les textes d'autrui selon ses propres modes et ne manque pas d'intituler son grand œuvre aux multiples facettes, *Vie d'un homme*.

Textes bibliques et poésie sont des cas-limites de la traduction, tout comme l'image. Dans son article, Marion George, part du constat suivant : la société actuelle perd son rapport à l'écrit au profit de l'image. En analysant les représentations de l'Allemagne et des Allemands dans les caricatures françaises, elle rappelle que la caricature, entendue étymologiquement, ne veut pas être un reflet de la réalité, mais est déjà une traduction, une interprétation. Ainsi, les caricatures méritent une double-traduction, iconographique et textuelle. Afin de faire comprendre l'expression comique d'une perception de soi par rapport à l'autre ou de l'autre par rapport à soi, la caricature nécessite une *ex-plication*, de l'image comme du texte, montrant ainsi que la traduction ne se limite pas à la langue, mais bien au langage, à la culture, à l'être au monde.

La traduction spécialisée

Selon l'article II du « Code de déontologie du traducteur littéraire », le traducteur « s'abstient de traduire un texte dont il ne pourrait maîtriser l'écriture ou

le champ de connaissances qu'il implique »¹. Ce qui s'applique pour les textes littéraires s'applique bien entendu, et *a fortiori*, pour la *traduction spécialisée* (également appelée *traduction technique*).

Katia Peruzzo, dans son article, développe ce que l'on considère parfois comme une discipline particulière ou voisine de la traduction, à savoir la terminologie, en la mettant en lien avec le travail du terminologue et du traducteur technico-scientifique et en se basant sur le concept d'équivalence, terme clé de l'activité terminologique plurilingue. Elle expose et critique les théories d'Eugen Würster, pour qui le concept prime sur le terme. La communication efficiente, permise par une standardisation de la terminologie, permettrait d'éviter les ambiguïtés et de faciliter le travail des experts d'un même domaine. Or, ce schéma rigide pose problème pour rendre compte de la pluralité des contextes dans lesquels les termes sont utilisés.

Paola Valli, quant à elle, s'attache au domaine informatique, et plus précisément à la *localisation*, c'est-à-dire la traduction et l'adaptation d'un logiciel et de sa documentation *dans* et *pour* une autre langue et une autre culture. Pour cela, l'auteur révèle les problèmes inhérents à ce processus, puisque le logiciel doit être conçu d'emblée en vue d'une internationalisation puis d'une régionalisation. Mais elle insiste surtout sur le critère de *qualité* d'un tel processus, critère équivoque et subjectif,

¹ <http://www.atlf.org/Code-de-Deontologie-du-Traducteur.html>

et elle ne manque pas d'interroger les contrôles possibles de ce type de traduction technique.

Les problèmes liés au passage non seulement d'une langue dans une autre mais aussi, et surtout, d'un langage dans un autre et d'une culture dans une autre, se retrouvent dans tous les domaines. Ángela Flores García montre, dans son article, quelles sont les approches, les démarches et les stratégies « traductologiques » dans le cadre du tourisme, domaine de mise en contact par excellence avec autrui. Pour ce faire, elle analyse des cas précis de textes touristiques et leur traduction du français vers l'espagnol. Rappelant que le rêve des vacances commence avec les mots et avec les photos, elle montre comment le texte touristique est « multimodal » dans le sens où il met en lien plusieurs modes de représentation du monde. La traduction doit donc être un pont entre l'ici et l'ailleurs, entre le connu et l'inconnu, entre « je » et autrui.

La traduction est nécessaire dans le processus de vente et d'achat, qu'il s'agisse d'un logiciel, d'un voyage, ou d'un produit agroalimentaire. Danièle Dubroca Galin souligne que la compréhension linguistique stimule l'achat : la partie iconographique de l'étiquette d'un produit ne suffit pas. Le transfert linguistique dans l'agroalimentaire est certes déterminant, dans l'exportation comme dans l'importation. Mais pas seulement, car le transfert culturel est également de mise. Analysant des cas précis de produits et de termes utilisés ou non en français et en espagnol, l'auteur met en valeur cette forme de traduction qui, même si elle s'adresse à un

lecteur-consommateur, n'en est pas moins un domaine de réflexions « traductologiques » et linguistiques.

En guise de conclusion et d'ouverture, Pérette-Cécile Buffaria dans *Loin des yeux, près du cœur ? Paradoxes de l'intelligence et des pratiques traductives*, propose une focalisation sur les apports récents en matière de traduction littéraire de traduction des sciences humaines en posant notamment l'accent sur trois publications qui ont posé de nouveaux jalons incontournables, après le Campus le *Métiers des langues et de la Traduction*. Elle souligne ainsi qu'en matière de traduction, d'écriture, de « traductologie », on se situe bel et bien toujours dans l'optique d'un *work in progress* dès lors que l'on s'efforce de porter un regard critique à rebours, *a posteriori*, sur ce qui demeure opportunément un savoir indissociable d'un savoir-faire.

Élise MONTEL-HURLIN
Université de Lorraine

Remerciements

Le campus d'été *Métiers des langues et de la traduction* n'aurait pas pu se tenir et les Actes *Écritures et pratiques de la traduction* n'auraient pas pu être publiés sans les encouragements, le concours et le soutien financier de nombreuses institutions de diverses natures. Les vicissitudes contingentes et les retards regrettables liés à cette publication ne sont en rien imputables aux organismes essentiels sans lesquels ces Actes n'auraient pas vu le jour. Que soient ici remerciés, non seulement les intervenants et les participants, mais aussi :

- l'Équipe d'Accueil FoReLL B2 (Formes et représentations en linguistique et en littérature) de l'Université de Poitiers ;
- l'UFR Lettres et civilisations étrangères de Poitiers ;
- le service des Relations Internationales de l'Université de Poitiers ;
- le Musée Sainte Croix de Poitiers ;
- le syndicat d'initiative de la ville de Poitiers ;
- la communauté d'agglomération du Grand Poitiers ;
- le Forum des instituts culturels étrangers à Paris (FICEP) ;
- l'antenne de la Direction générale de la traduction (DGT) à Paris, représentation de la Commission Européenne en France ;
- l'*Istituto italiano di cultura* de Paris ;
- *dulcis in fundo*, l'éditeur *Chemins de Tr@verse* et la collection *Chemins it@liques*, notamment en la

personne patiente et infatigable de Sylvain
Trousselard !

Gageons que nous pourrions prolonger, déployer et approfondir les problématiques abordées lors des travaux du campus *Métiers des langues et de la traduction*, car ils n'ont à ce stade que l'ambition de poser des jalons que nous souhaiterions étayer davantage en d'autres occasions et sous d'autres formes et avec le concours renouvelé et élargi des institutions et des organismes aptes à soutenir la recherche.

Nancy, janvier 2015,

**Pérette-Cécile BUFFARIA
et Élise MONTEL-HURLIN**

Méthodologies et problématiques du traduire

Traduction ou adaptation : entre fidélité et liberté

Sans remonter aux traducteurs anciens, Cicéron et autres, l'opération de traduction est définie comme un nouveau langage, qui convertit un système linguistique et culturel en un autre. Les théoriciens et traducteurs n'ont pas manqué d'en souligner la difficulté : Henri Meschonnic (« désécrire »), Paul Ricoeur (un « défi et bonheur ») ou le philosophe espagnol José Ortega Y Gasset, parlant d'un « afán utópico », dans *Miseria y esplendor de la traducción*. Pour le poète et traducteur Henri Meschonnic, le procédé se résume en une alternative : « Traduire : écrire ou désécrire », annonçant ainsi l'action essentielle que fait le traducteur à partir d'un original. En effet, traduire, c'est écrire, transcrire la force d'un texte et non seulement son sens. C'est donc entrer dans une pensée étrangère et la rendre dans un autre système, d'où l'importance des deux versants, la langue source et langue cible, le respect de l'original, dans son sens, mais aussi dans sa forme, ses intentions, ainsi que la préoccupation de la réception. Le traducteur est, en effet, sans cesse habité par un double défi : rendre compréhensible et accessible un texte écrit originellement dans une langue autre que celle du lecteur et la fidélité formelle au texte source. Ceci est d'autant plus vrai des textes littéraires dans lesquels, on le sait, la forme fait toujours sens.

La traduction s'inscrit dans une tradition universitaire, faite de pratique guidée, qui s'efforce de concilier deux aspects que l'on a coutume d'opposer ou qui habituellement s'ignorent avec superbe. D'un côté, la traduction telle qu'on la pratique à l'Université soumise à une codification précise, voire rigide, attachée à la littéralité, c'est-à-dire à la stricte obéissance, à la fidélité à l'original : tout traduire, bannir toute création, et la traduction littéraire professionnelle qui jouit en principe de plus de liberté de choix, de plus de prestige aussi, où il arrive que le traducteur soit, en quelque sorte, le double de l'auteur lui-même. Mais l'écart n'est pas si grand et les codes, les rigidités sont nécessaires à tout acte de traduction pour parfois s'en affranchir.

La traduction universitaire se veut résolument didactique et insiste non seulement sur les apports du lexique et de la syntaxe, mais surtout sur la façon d'opérer pour traduire un texte. En partant de l'observation et de l'analyse du texte espagnol – avec explicitation du lexique et de la construction –, on montre la spécificité de la langue espagnole pour ensuite insister sur comment se fait le passage vers le français c'est-à-dire sur les choix de traduction pour aboutir à une équivalence française. En traduction, on suit une progression. Le premier niveau de la traduction porte sur des textes contemporains, assez brefs et d'accès immédiat, dénotatifs, argumentatifs, qu'on réalise de manière efficace, en concentrant les recherches (vocabulaire, grammaire, aspects culturels) nécessaires. Le deuxième niveau porte sur des textes plus longs et plus complexes, requiert plus d'efforts sur l'explication

de la mise en français et approfondit davantage encore les aspects lexicaux, syntaxiques et morphosyntaxiques, avec des enrichissements précis et des renvois à des ouvrages spécialisés. Enfin le niveau le plus élevé concerne des textes plus élaborés (les textes littéraires) d'un point de vue lexical et syntaxique, ainsi que stylistique. On y insiste sur le résultat lui-même de la traduction, il s'agit dans cette dernière étape d'accéder réellement à la pensée et à l'écriture d'un auteur et de se faire « son » traducteur. Les trois niveaux répondent à une complexité croissante de difficulté, liée à l'écriture des textes et à leur diversité (époques, genres, registres) ; cet échantillon de textes riches permet d'accéder à l'autonomie complète.

Conseils de méthode

Le traducteur qui fait de la version moderne, c'est-à-dire la traduction de textes espagnols contemporains, pratique deux opérations essentielles – compréhension d'une langue source et restitution dans une langue cible –, qui requièrent des automatismes, donc une pratique régulière pour acquérir connaissances grammaticales, lexicales et stylistiques. L'exercice consistant à avoir une compréhension parfaite d'un texte en espagnol afin d'en donner une restitution correcte, quant au sens et à la forme, en français, il est donc nécessaire d'enrichir sa propre connaissance de l'espagnol et du français. Il convient de lire beaucoup et dans les deux langues, de consulter les éditions bilingues, les traductions de romans étrangers, en variant genres et registres de langue (argot, familier, moyen, soutenu), de prendre des notes, faire des fiches personnelles de grammaire, de lexique,

d'expressions, des difficultés, étudier des grammaires... La pratique doit être régulière et avec des objectifs de travail, par exemple faire une traduction en temps limité (selon la longueur du texte), avec ou sans l'aide de livres, ou choisir de travailler sans consigne de temps, avec toutes les aides possibles, y compris la consultation de l'œuvre d'origine d'où est tiré le fragment, pour le replacer dans son contexte.

La traduction doit respecter le sens général et précis du texte et, autant que possible, l'ordre et la structure des phrases, sous réserve de la correction dans la langue d'arrivée. Elle devra rendre scrupuleusement la lettre et l'esprit du texte source et « coller » au texte, sans cependant tomber dans le « mot à mot », en respectant la correction syntaxique, la finesse lexicale et en recherchant une langue idiomatique. On évitera d'adapter ou de corriger l'original, mais aussi de commenter, de paraphraser, d'interpréter ou d'expliquer le texte source et de proposer des variantes. La traduction implique des choix dans l'arsenal de possibilités que lui offre le français, d'où la nécessité de maîtriser les deux langues en jeu.

Face à un texte à traduire, le traducteur suit une démarche qui va de l'approche globale à la plus détaillée possible. La priorité est de se confronter au sens et à la forme du texte. Autrement dit, à en faire une lecture active, intelligente, afin d'en décrypter le sens. Cette étape de compréhension indispensable qui permet de repérer les points essentiels consiste à lire, attentivement et plusieurs fois, le texte afin d'y repérer les informations